

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique

MODES

UE vous disais, la semaine dernière, que les nuances douces étaient généralement adoptées pour les tissus de printemps et d'été. J'ajouterai aujourd'hui que la rayure Watteau en est la note dominante. En laine comme en soie, en étoffe unie ou glacée, on la retrouve toujours. Elle est, du reste, charmante et s'harmonise à merveille avec la forme actuelle de nos costumes.

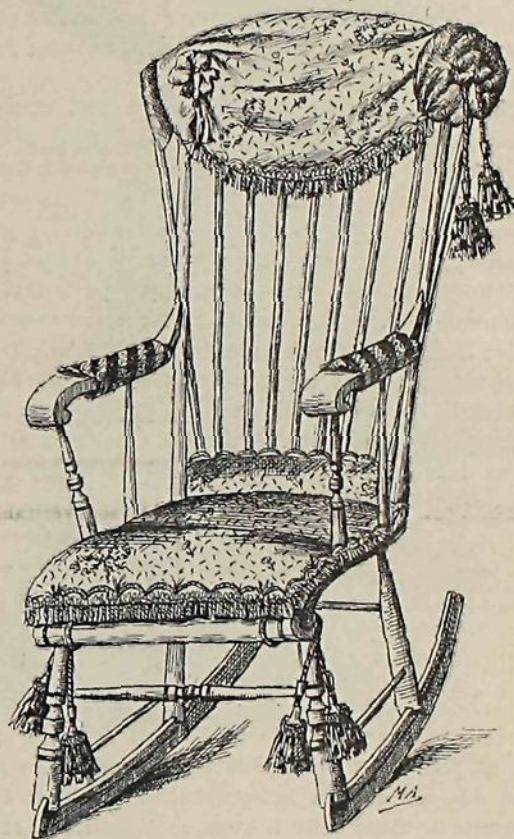
La grenadine revenant en faveur, on reportera aussi beaucoup de robes décolletées à clair. Dans ce genre je remarquais rue de la Paix, cette semaine, une toilette en grenadine noire à double jupe; chaque jupe était terminée par un très haut ourlet. Le corsage, froncé et rentré sous la jupe, était décolleté à clair en rond, avec manches, également à clair, longues, bouffantes dans le haut et serrées aux poignets par un bracelet de ruban moiré vert d'eau formant petit nœud sur le bras. Des bretelles, le col cavalier et une longue ceinture bébé étaient en même ruban, ce qui égayait beaucoup la robe et lui donnait un certain cachet d'élégance.

Quelques maisons essaient de faire ces toilettes sur fond de soie de couleur, ce qui produit un assez curieux effet de moiré. Mais à cet égard, rien de bien défini ne se peut dire encore. En tous cas, non seulement il ne serait pas ridicule de s'habiller ainsi, mais ce serait au contraire devancer la mode, la porter avant la lettre, ce qui est le suprême du genre, vous le comprenez, chères lectrices.

Sur les chapeaux, les fleurs s'apprentent à remplacer les plumes. C'est, dans les salons des modistes en renom, un brillant étalage de roses, de violettes, de mimosas, de bruyères roses, de fleurs de marronnier, de fleurs d'acacia, de lilas, d'anémones, d'iris, de jonquilles, de coucous, etc., etc., toutes plus étincelantes de fraîcheur les unes que les autres, et mariant leurs nuances éclatantes dans une harmonie parfaite que font valoir encore les différents verts des feuillages.

Pour le printemps, on fait beaucoup de fleurs voilées de tulle, de gaze ou de dentelle. On dirait que c'est comme une sorte de timidité de la mode nouvelle à s'afficher en public. En tous cas, c'est charmant, dans sa discrétion même.

La paille blanche promet de prendre cet été une large revanche de l'abandon dans lequel on l'a laissée pendant de si nombreuses années. Elle se portera unie, gaufrée, ajourée et coupée d'entre-deux de dentelle. On fera également beaucoup de paille de riz et encore du crin, si léger et si souple! Les chapeaux continueront à se porter avec brides, malgré la chaleur. Le rose de Chine a l'air de vouloir supplanter un peu le blanc, qui reste néanmoins très apprécié, de même que le bleu clair.



Fauteuil-balancelle en bois laqué blanc et rose.
De M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

Les petits oiseaux, les aigrettes et les ornements en bijouterie balanceront un peu la vogue des fleurs, principalement sur les capotes, qui affectent de plus en plus la forme de petits bonnets Moyen âge ou de gracieux chaperons. Les chapeaux ronds s'annoncent comme devant être un peu moins grands que l'année dernière. Mais on ne sait encore ce que pourra les modifier la saison des eaux et des bains de mer.

Quand vous aurez des robes de bal en soie, un peu trop fanées pour continuer à les porter en robes, transformez-les en doublure ou en jupons de dessous. C'est un excellent moyen de les utiliser et de vous habiller élégamment à peu de frais. Un peu de dentelle et de ruban suffira pour achever la coquetterie dudit jupon, sans en augmenter beaucoup le prix, car on trouve aujourd'hui de la dentelle à très bon marché, quoique fort jolie, je vous assure.

On porte de nouveau les manches extrêmement longues, avançant même beaucoup sur la main, en sorte de mitaines pointues, ainsi que les portaient jadis les belles châtelaines du Moyen âge. Cette forme, très critiquée par quelques-uns, ne manque pas, à mon avis, d'un certain charme. Les hautes ceintures en velours froncé ou plissé, en travers, sont toujours très en vogue. Elles forment souvent, à elles seules, presque tout l'ornement d'un corsage. Mais elles ne sont jolies que lorsqu'on est très mince. Autrement, elles accusent trop les formes.

La lingerie prend aussi sa revanche de l'oubli qu'on a si longtemps témoigné à son égard. Pour les jaquettes ou corsages ouverts, on fait beaucoup de gilets, genre chemise d'hommes, en fine batiste à petits plis brodés ou unis, en mousseline bouillonnée, avec entre-deux de broderie et de dentelle. En outre, on utilise les dentelles pour en confectionner des jabots, des cravates, des rabats, des cols Robespierre, des nœuds, des boas, etc. Ces derniers sont non moins jolis en mousseline de soie qu'en dentelle. Alors on peut en varier la nuance, ce qui donne chaque fois à la robe un aspect nouveau.

La mousseline de soie rose, ciel, ivoire, ou crème, est toujours préférable à celle d'un blanc plus cru et plus vil. Ces colifichets sont charmants. Ils se mettent sur toutes les robes et transforment, en un instant, une toilette très simple en une beaucoup plus élégante.

Les sacs-ridicules sont définitivement adoptés. En voici un en peluche vieux vert, garni de dentelle noire, tout chiffonné, en style Louis XV, qui est ravissant comme sac à ouvrage.

Parler ouvrage, m'amène tout naturellement à vous dire que la broderie rococo fait fureur. Coussins, écrans, sachets, petites boîtes, vide-poches, tout est au rococo. C'est affirmer une fois de plus ce que je vous ai dit bien souvent, que le style Louis XVI est de plus en plus en faveur pour toute chose.

MARIE-BERTHE.

FANTASIE

La mode se mêle de tout; c'est un droit que nous pourrions lui contester. Ne vient-elle pas de décider que la lampe-suspension doit être bannie de toute salle à manger élégante et remplacée par une corbeille de fleurs à longues tiges pittoresquement entremêlées de verdure.

Quantité de bras de lumière, appliqués au mur, éclairent la salle, et, à chaque bout de la table, un très beau candélabre en argent, métal qui s'harmonise mieux avec la vaisselle plate que la dorure et le bronze.

A cette nouvelle mode, nous préférons la suivante, moins luxueuse, mais d'une coquetterie comme il faut qui a bien son charme :

Nous conservons la suspension, mais les bougies sont coiffées de coquets abat-jour dont la monture soutenue par un petit cran descend au fur et à mesure que la bougie brûle.

Variez, non pas la couleur, mais le ton des abat-jour; ainsi trois tons de rose font très bien; le bleu donne une lumière un peu mélancolique;

le jaune, une lumière gaie; le vert est triste, mais bon aux yeux.

La lumière, tamisée à travers ces demi-globes en papier froissé ou tendus de taffetas, est discrète, tout en éclairant fort bien la table.

Mes lectrices veulent-elles maintenant me permettre de finir par le menu du dîner où, pour la première fois, j'ai vu la jolie fantaisie dont je parle :

Potage aux pois nouveaux.

Soles à la Colbert.

Ris de veau piqué de truffes sur pointes d'asperges à la crème.

Pieds de cochon truffés à la Brame.

Filet de bœuf rôti au cresson.

Soufflettes flamandes au fromage.

Aspic de volaille.

Salade de romaine.

Glace Pompadour.

Dessert.

Champagne frappé depuis le rôti.

C. L.

Explication des Gravures noires

(pages 109 et 111)

Fauteuil balancelle en bois laqué blanc et rose. — Le siège est garni d'un ravissant coussin en soie Louis XVI semée de petits bouquets; il est bordé d'un large galon ancien en argent niellé et fixé aux pieds par une cordelière rose terminée par des glands anciens rose et argent.

Les bras ont des petits coussinets de soie et peluche vert Nil, attachés par des galons anciens.

La draperie du dos est en étoffe pareille à celle du coussin; elle forme, sur le côté droit, un gros pouf enroulé et noué dans une cordelière ornée de gros glands. Une petite frange ancienne, rose et vert pâle, garnit la draperie. Un lien de peluche la fixe du côté gauche.

Costume de voyage en serge mouchetée bleu marine. — Jupe fourreau ornée au bas de huit rangs de piqûres et coupée, au milieu, par des boutons en métal argenté se répétant sur la patte de la poche posée sur le côté.

Corsage forme veste ouvert en pointe sur une chemisette plissée en voile crème garni de petits boutons de nacre.

Pinces en velours marine coupées un peu plus bas que la taille sur le corsage bleu formant gilet. Piqûres entourant les pinces et se continuant tout autour du corsage fermé par des boutons assortis à ceux de la jupe.

Manches unies serrées au poignet.

Toque chiffonnée en crêpe bleu, bord de velours et garnitures d'ailes crème posées en arrière.

Explication de la Gravure coloriée 4878

COSTUMES D'ENFANTS ET DE FILLETTES

Costume en flanelle blanche pour enfant de 4 ans. — Jupe avec trois plis rabattus et corsage ouvert. Les bords reliés par des traverses qui posent sur une chemisette en ottoman crème.

Ceinture en ottoman joliment drapée et nouée sur le côté. A la manche large un poignet en ottoman.

Chapeau de paille à calotte en surah chiffonné. Deux plumes droites et une double coque de côté.

Robe, pour fillette de 8 à 10 ans, en lainage moucheté de couleur. — Jupe unie et corsage avec bretelle plissée et jockey en dentelle, celui-ci très froncé sur l'épaule et piqué d'un nœud. Ruban passant sous le bras, formant ensuite ceinture, et un peu plus haut, une garniture en biais; tous ces rubans sont réunis en pointe à la taille et noués de coques à longs pans. Un revers à la manche.

Capeline en paille d'Italie avec coques en ruban mêlé de pâquerettes.

Robe pour enfant de 3 ans (Patron). — Se ferme de côté, le col, long et croisé, s'entoure d'une haute dentelle; une dentelle appliquée sur le poignet de la manche.



Costume de voyage en serge mouchetée bleu marine.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Blouse russe pour garçon de 5 ans (Patron). — La blouse se fait en drap écru; les manches plastron et culotte en drap loutre.

Costume pour garçon de 12 ans. — Patrons de la jaquette, du gilet et de son transparent. Pour costume habillé drap noir ou marine.

Robe pour garçon de 3 ans en drap beige. — La jupe plissée derrière, plate devant, avec double piqûre.

Corsage droit tenant à la jupe; chaque bord souligné par une belle broderie de soutache en soie.

Colerette et manchette en mousseline plissée.

Explication de la Feuille de Patrons et de Broderies

Angle pour mouchoir de première communion. — Feston et fleurettes au plumetis.

Bourse à chapelet. — Se fait en moire blanche, les deux côtés brodés, en cordonnet blanc, d'une branche au point d'épine et de fleurettes au grand point de chaînette. L'étoffe se taille double en réservant une coulisse dans le haut.

Motif même broderie. — A faire sur les pans de la ceinture longue de première communiant.

Semé pour sac de première communiant. — L'ourlet à rabat est compris entre la ligne pointillée et la ligne pleine.

Nombreux festons pour lingerie.

Chiffres pour drap, taie d'oreiller, mouchoir.

CAUSERIE

Les mémoires d'une gouvernante royale. — Explosions et sinistres. — Beaucoup de musique. — La Rose-Croix



ous me pardonnez, chères lectrices, si je suis en ce moment, à propos de M^{me} de Gontaut, un peu comme La Fontaine qui, ayant fait tardivement connaissance avec l'un des prophètes, s'en allait demandant à tous ceux qu'il rencontrait : — Avez-vous lu Baruch ? — Avez-vous lu les mémoires de

la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France ? — Il n'y en a guère de plus intéressants. D'abord ils embrassent — de 1780 à 1836 — l'époque où la France a subi les transformations les plus profondes, sous le coup des événements les plus dramatiques, et puis ils donnent l'idée d'un caractère de femme singulièrement sympathique resté constamment haut et ferme, inébranlable, on peut le dire, au milieu des cataclysmes qui alentour détruisaient tout. Non que M^{me} de Gontaut ait été de ces esprits rebelles au changement raisonné, au progrès utile, incapable d'admettre la marche des idées ; elle affirme et elle prouve le contraire ; ce qu'il y eut en elle d'immuable, ce fut une sérénité supérieure aux circonstances, un jugement sûr qui, ne se laissant éblouir ni déconcerter par quoi que ce fut, la rendait éminemment propre aux fonctions dont elle fut chargée auprès des princes. Elle avait fréquenté une bonne école, ayant été élevée en grande partie par M^{me} de Genlis, alliée de sa famille. De là, sans doute, M^{me} de Genlis pratiquant l'anglomanie, de là, dis-je, l'impulsion sagement libérale qui fut donnée de très bonne heure à cette filleule du comte de Provence et qui se fortifia chez elle pendant l'émigration.

La princesse de Léon, future princesse de Rohan, avait ouvert à Londres un salon qui réunissait toute l'aristocratie française en exil, mais celle-ci recevait l'hospitalité la plus large, la plus cordiale, dans la meilleure société britannique. M^{me} de Gontaut ne tarit pas sur cette période de sa vie où Pitt la priait de lui lire *Télémaque*, et où elle rencontrait, chez de nobles amis, l'auteur dramatique Sheridan. Tous ses récits de l'émigration sont faits pour intéresser nos voisins d'outre-Manche autant que nous-mêmes.

Après la mort de Robespierre, M^{me} de Gontaut

se hasarde en France sous un déguisement, pour aller voir sa grand'mère, M^{me} de Coulommiers, et là elle entend parler des victoires en Italie, d'un jeune officier d'artillerie qui avait été recommandé à son père autrefois, du temps qu'il était à l'Ecole militaire. Ce jeune officier aux beaux traits d'une régularité classique, n'a pas été oublié par la petite fille à côté de laquelle il dînait chaque dimanche ; elle se rappelle son nom, Napoléon Bonaparte !

Il devait bientôt devenir apparent que le vainqueur de Lodi ne bornerait pas ses ambitions au rôle de restaurateur de la monarchie tombée. Le temps passe et, en attendant le moment où M^{me} de Gontaut nous fera, de la façon la plus pénétrante et la plus impartiale, assister aux préludes secrets de la révolution de 1830, nous avons à lire un adorable roman, celui des amours du comte d'Artois et de M^{me} de Polastron. M^{me} de Gontaut fut l'amie intime de cette nouvelle La Vallière ; elle reçut son dernier soupir, elle entendit la dernière prière de la pauvre âme prête à s'envoler : « Monseigneur, une grâce, une seule ; désormais soyez tout à Dieu, rien qu'à Dieu ! » et la réponse du futur Charles X : « Je le jure à Dieu même ! » Cette promesse fut tenue à la lettre ; on connaît la conduite du roi durant la lutte entre le Parlement et le clergé ; il y prit parti obstinément pour le pouvoir religieux contre le pouvoir civil. M^{me} de Gontaut pénétrée, si bonne chrétienne qu'elle fût, des privilèges constitutionnels auxquels ont droit les nations modernes, s'efforça en vain de détourner le roi, qui lui témoignait d'ordinaire une grande confiance, de résolutions faites pour le conduire aux abîmes. Elle eut le courage de lui apprendre ce qu'on pensait à l'étranger de l'avènement du ministère Polignac. Beaucoup de choses fortes et sensées furent dites au roi par la gouvernante des Enfants de France à propos du discours qu'il se proposait de faire sur l'adresse des 221, et dites en présence de son élève, la précoce et intelligente Mademoiselle. Là-dessus, la jeune princesse écrit trois mots sur une feuille de papier qu'elle colle aux vitres du cabinet de son aïeul ; et d'en bas, dans la rue, bientôt un rassemblement essaye de lire à une fenêtre du palais l'affiche étrange qui indique jusqu'à quel point cette enfant de onze ans avait compris la situation :

MAISON A LOUER !

Je vous donne là quelques traits au hasard qui vous mettront en goût. On peut dire que les succès littéraires de cette année sont pour les

Mémoires. Après les Mémoires héroïques de Marbot, les Mémoires intimes et délicatement féminins de la duchesse de Gontaut, la Restauration après l'Empire.

Remontons au passé, le présent n'offrant rien de particulièrement agréable avec ses explosions de dynamite qui ont jeté l'épouvante dans tous les esprits. On avait traité assez légèrement la triste aventure du concierge de la princesse de Sagan, mais l'événement plus considérable survenu boulevard Saint-Germain, la constatation d'un vol de cartouches dans une carrière des environs de Paris, les menaces écrites distribuées de côté et d'autre, l'émotion produite à la Chambre par ces attentats, qui pourraient bien se multiplier si les bruits qui courent sur de certaines associations anarchistes sont fondés, l'approche du 1^{er} mai, enfin, tout cela entretient à Paris une vague panique.

Plus malheureux encore que nous sont les Belges; cette effroyable explosion de grisou, à Anderlues, passe tout ce que l'imagination peut rêver de terrible. A quoi servent les lampes de sûreté, les précautions prises, la surveillance des ingénieurs? Et songer que nos calorifères, nos poêles, la température adoucie de nos appartements pendant l'hiver, peuvent coûter la vie à tant de braves gens! Tous ceux qui se chauffent éprouvent comme une angoisse de remords, le sentiment d'une pénible responsabilité. C'est un soulagement que de souscrire à la liste des secours qui s'en iront là-bas sécher quelques larmes, remédier momentanément à la misère d'une de ces familles désolées.

J'espère, chères lectrices, que vous n'êtes pas de l'avis d'une jolie jeune femme qui s'écriait devant moi, l'autre jour, en rajustant les brides de son chapeau, comme une bergeronnette lisse ses plumes :

— Eh! mon Dieu, c'est bien assez de se lamenter sur les désastres qui surviennent chez nous! S'il faut encore prendre garde à ceux de l'étranger, il n'y a pas de raison alors pour qu'on soit jamais sans souci.

Et elle se remit à parler de tout ce qui peut aider à s'étourdir, même en Carême, sur le côté sérieux de la vie : les drôleries de la *Famille Pont-Biquet* et du *Commandant Laripète*, plus quelques soirées fort brillantes dans la société américaine. Elle en vint à nommer l'héroïne d'un récent scandale, qui appartient à cette colonie, la montrant fort préoccupée de la mine qui lui serait faite dans le monde lorsqu'elle y rentrerait. Je me refusai d'y croire. La petite danseuse Gonzalès, l'amie d'Anastay, peut spéculer sur le bruit d'un procès criminel pour en faire un piédestal douteux à ses entrechats, mais il est des régions sociales où la victime (plus ou moins coupable) d'un scandale ne doit se proposer que la retraite, ne peut aspirer qu'à l'oubli.

Dans des cercles moins gais que ceux dont parlait si légèrement notre insouciant de parti pris, la Mi-Carême a marqué la clôture ou tout au moins la longue interruption des bals propre-

ment dits; on s'en tient aux soirées de musique. Le dernier vendredi de M^{me} Adam a mis de nouveau en lumière le violoniste russe Ackinoff et M^{me} Montégut, l'un des contraltos les plus étranges, les plus passionnés qui existent. Dans des milieux différents, chez la comtesse de Trédern, chez M^{me} Jules Gouin, chez M^{me} Eugène Yung, chez M^{me} Achille Dien, musique excellente et sérieuse faite par des artistes mêlés à des amateurs qui les valent. Nous vous signalons pour le 4 avril, à la salle d'horticulture de la rue de Grenelle, un concert particulièrement intéressant, car il aura tout l'intérêt d'une représentation dramatique, et d'une première représentation qui plus est. M^{me} Célanie Carissan, l'une des rares femmes qui, auprès de la baronne de Grandval et de M^{me} Augusta Holmès, ont droit au nom de compositeur, fait exécuter sa *Fiancée de Gaël*, un drame lyrique, avec solis et chœurs, dont M. de Carné a écrit les paroles sur un sujet qui rappelle un peu la fameuse ballade de Burger.

La scène est en Bretagne. Une jeune fille, sage et fidèle, attend son fiancé, parti pour la guerre et qui, cette guerre finie, ne revient pas. Tina, jusque-là, n'a écouté aucun amoureux, mais un étranger passe qui finit par avoir raison de sa constance. Celui-là lui apprendra que l'amour est plus fort que la mort. Il lui promet un palais tel que nul vivant n'en eut jamais et devant lequel toutes les grandeurs humaines seraient à genoux, un sort semblable à celui des reines, une robe que Dieu lui-même fleurira; et il tient parole après qu'elle a cédé, car, à travers les grandes pierres druidiques et les bruyères où s'agit la ronde des Korigans, où résonne le chœur des lavandières de nuit et la clameur des trépassés, en volant plutôt qu'il ne marche, l'étranger entraîne sa proie au cimetière. Là il se fait reconnaître, ce jeune et beau seigneur, pour l'ombre de l'amant tombé sur un champ de bataille, loin de l'ingrate. Tina aura ce qu'il a promis : la robe de gazon, que Dieu sème de fleurs et que les reines ont comme elle portée. Elle meurt.

Sur cette légende, M^{me} Carissan, une artiste inspirée, a brodé d'ardentes et suaves mélodies, des chœurs très remarquables. Parmi ses interprètes, il y aura M^{me} Maindron et Dimitri des Concerts Colonne. Il me semble qu'elle a le droit de compter sur un nombreux public, si l'espèce de solidarité qui devrait exister entre toutes les femmes, lorsque la gloire de l'une d'elles est en jeu, tient le moins du monde à s'affirmer. Malheureusement, nous ne voyons point que ce soit souvent le cas, qu'il s'agisse de musique, de peinture ou de livres. Les femmes sont les premières à douter du pouvoir de leur sexe en matière créatrice, et, même parmi celles qui produisent, la camaraderie est beaucoup moins forte, moins secourable qu'entre hommes du même métier. C'est un fait que je constate souvent avec tristesse et qui empêche certainement les supériorités féminines de s'affirmer aussi vite qu'elles le feraient sans cela. Voyez l'exposition annuelle des femmes peintres au Palais de l'Indus-



Redingote en drap vert-de-gris.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Redingote en drap vert-de-gris. — Façon ajustée. Le bas de la jupe ourlé de quatre grosses soutaches vieux rouge. Sur le corsage un plastron en forme de double revers fermé de boutons de passementerie. Le bord liseré vieux rouge.

La manche épaulée, avec parement garni d'un bracelet de plumes.

Collier de plumes.

Capote en gaze vieux rouge, le bord appliqué de jais, devant nœud-crête en velours, et derrière pouf de plumes noires avec aigrette.

Mentonnière en velours vieux rouge.

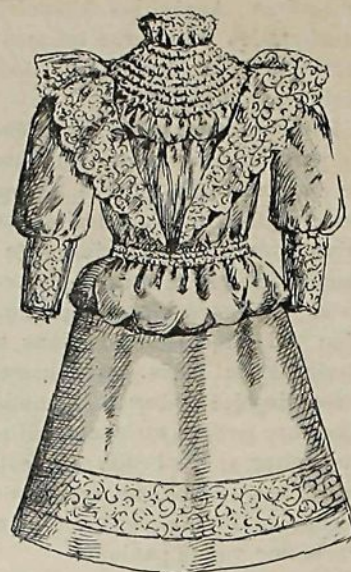
Costume de printemps en lainage gris rosé et velours anglais vieux rose foncé. — Lés de derrière en velours, bordés d'un galon brodé en soie rose de deux tons et fil d'or.

Ce galon se retrouve autour de la draperie-

tablier qui est mouvementée, à gauche, par trois plis plats faits à la taille, plis qui font descendre le bas en spirale.

Corsage à basque et en velours, très ouvert, sur un plastron en lainage fermé sous le côté; col à épaulette; le tout garni d'un galon brodé.

Le col droit en lainage, devant, a sa fermeture à gauche comme le plastron.



Costume de petite fille de 5 à 6 ans,
en lainage souple bleu gris.



Costume de printemps en lainage gris rayé
et velours vieux rose.



Fichu pour dîner, petite soirée.

Le jockey de la manche est plissé à l'épaule.

Costume de petite fille de 5 à 6 ans, en lainage souple bleu gris. — Jupe unie ornée, dans le bas, d'un large biais en tissu façonné.

Corsage - blouse couléssé tout autour, à la taille, et se terminant en un gros bouillon retombant sous la taille.

Bretelle en dentelle et guimpe entièrement couléssée.

Fichu pour robe habillée. — Composé d'un rabat en dentelle retombant sur un chiffonné en surah mais serré à la taille et se séparant en deux pans sur la robe.

Col droit en surah et nœud mauve sur le côté.



Robe élégante en sicilienne bleu de lin pour enfant de 4 à 5 ans.

Robe élégante pour enfant de 4 à 5 ans. — En sicilienne bleu de lin garnie d'une belle et haute dentelle disposée en bretelle drapée et croisée de côté sous une ceinture fermée par un chou.

De la ceinture, la dentelle s'échappe en cascade et vient garnir un des côtés de la robe.

Plastron plissé en surah rose pâle dans l'ouverture des bretelles.

Nœuds-choux sur chaque épaule et au poignet de la manche, choux assortis à la ceinture qui, à volonté, se fait en velours noir ou bleu de lin.

Toilette de printemps en lainage crépon, bleu hussard, garniture de galon de fantaisie or et bleu. — Jupe ondée, ouverte, à gauche, sur une quille plate en même étoffe ornée de galons dessinant des V inégaux.

Lés de derrière froncés en groupe serré sur les basques du corsage.

Corsage se fermant de côté sous le bras et sur l'épaule où il se drape gracieusement.

Galons dessinant la veste de l'autre côté.

Col droit avec V de galon au bas. Demi-ceinture en galon.

Manche drapée en biais dans le haut, très collante au poignet où elle est garnie d'un V de galon.

Grand chapeau de feutre beige, plumes beiges et nœuds de ruban assortis au costume.



Costume de printemps en lainage bleu hussard garni de galons or et bleu.

trie; celles qui ont un talent reconnu se réservent pour le Salon, et le public néglige d'aller constater les progrès plus ou moins lents des autres, reconnaître le bon grain au milieu de l'ivraie. Pourtant, le même public se transporte sans hésiter à l'Exposition de la Rose+Croix, où un prétendu symbolisme apparaît si parfaitement ridicule, n'en déplaît au Sâr Péladan et au comte de La Rochefoucauld, dont nous n'avons pas réussi à déchiffrer les rébus, quoiqu'il y ait autant de texte que de peinture au bas de ses bizarres

compositions. Ressusciter en plein XIX^e siècle des rêveries vieilles de cinq cents ans et qui avaient, paraît-il, pour but la recherche de la pierre philosophale, arborer dans ce but des bérêts grotesques et des gourdins de mauvaise mine, c'est vraiment trop ridicule! Nous disions que la saison des mascarades était passée. Elle durera de fait, tant que la Rose+Croix se donnera en spectacle.

T. B.

PETITE ROSE SAUVAGE

NOUVELLE DE A. HAUPT

(SUITE)



AVANT que j'aie eu le temps de m'y reconnaître, le professeur m'avait enlevée comme une plume, portée à travers la rue et déposée devant notre porte.

C'était par trop fort! C'était de mauvais ton; c'était enrageant! Comment osait-il agir ainsi avec moi? Il ne me traitait pas en jeune fille, non... il me traitait comme un petit ours. Il était sans respect pour moi et se moquait de moi comme les autres. Toute l'amertume de cette soirée me ressaisit; j'avais peine à retenir mes larmes; mes sentiments de reconnaissance s'étaient évanouis.

— Voici, mademoiselle rose sauvage; et voilà vos étonnants chaussons qui paraissent convenir à tous les pieds, dit cet être inhumain en se déchaussant.

Je ne pus résister à ma colère.

— Otez-vous de mes yeux, vous et ces maudits chaussons! criai-je avec fureur; et je lançai un coup de pied aux pauvres chaussures qui s'envolèrent jusqu'au milieu de la rue.

Sans un mot de remerciement, je me précipitai dans la maison et courus jusqu'à ma chambre. Je me jetai dans mes oreillers en sanglotant. C'était pour moi un soulagement de pouvoir me livrer à ma douleur. Je ne sais si je pleurais plus sur la trahison de l'homme qui avait possédé mon jeune cœur ou sur l'attristante découverte que j'avais faite que je n'étais pas digne d'être aimée, n'étant qu'un monstre. Toutes mes illusions étaient parties; je voyais le monde tout en noir. Je pleurai jusqu'à ce que mes paupières gonflées par les larmes s'abaissassent, et que le sommeil vint mettre fin à ma peine.

..

Lorsque je m'éveillai tard, le lendemain, je

m'imaginai d'abord avoir rêvé cette affreuse aventure jusqu'à ce que mes yeux tombassent sur ma toilette, alors toute ma douleur se réveilla.

L'étude que je fis devant mon miroir accrût encore mon abattement. Je m'examinai pour la première fois de ma vie au point de vue de l'idéal, et je trouvai qu'à part mes yeux et mes cheveux noirs, je n'avais rien de bien : des traits ordinaires et sans expression, une taille petite et épaisse... une vraie campagnarde, comme avait dit le lieutenant. Avec cela, un air gauche et emprunté. Jamais je ne me ferais aux usages du monde, ni aux belles manières, avait prédit Emile. Pourquoi alors me donner encore du mal? Je ne plairais sûrement à personne; on ne pourrait m'aimer. Je n'avais plus besoin de m'occuper de mes cheveux qui, en cet instant, m'enveloppaient comme un manteau.

Dans mon profond chagrin, je croisai mes bras sur la toilette et y enfouis mon visage.

Je ne voulais plus rester dans cette ville; non, à aucun prix. Je voulais retourner à la maison, à Wiesenheim. Là-bas il y avait des gens... mes chers parents, qui m'aimaient vraiment pour moi-même; et les chevaux, et Phylax, et le chat noir m'aimaient sans se demander si j'avais des manières distinguées. Je voulais rester près de mes parents tant qu'ils vivraient; puis, je me ferais construire une maisonnette au milieu de la forêt; et là, je ne verrais plus personne; là, je mourrais seule...

L'entrée de ma tante interrompit mes rêveries désolées.

— Mon Dieu, petite, qu'as-tu donc? s'écria-t-elle effrayée à ma vue.

— Je veux aller à la maison, tante, murmurai-je sourdement.

— A la maison, Hedy, à Wiesenheim?

Ma tante me tâta le pouls.

— Es-tu malade?

Je secouai la tête.

— Non, je ne suis pas malade; mais depuis cette nuit je sais que je suis sotte, mal élevée, laide et gauche, que personne ne peut m'aimer, et que tout le monde de la ville se moque de moi.

— Qu'est-ce qui t'a mis ces étonnantes idées en tête? T'est-il arrivé quelque chose de désagréable, mon enfant?

J'avais commencé à dévoiler la cause de mon chagrin; aussi, je me décidai à raconter à ma tante mon aventure de la veille.

— Pauvre petite! me dit-elle en passant sa main sur mon front brûlant. Il y aurait de quoi faire perdre la tête à une femme plus mûre; mais j'espère que cette expérience va te faire du bien... Tu pourras voir combien j'avais raison de te recommander de t'appliquer à l'étude des sciences ainsi qu'à celle des beaux-arts. La beauté que t'a refusée la nature, tu dois chercher à la remplacer par la vertu, l'amabilité et l'esprit.

La beauté de l'âme l'emporte sur celle du corps et seule nous rend vraiment dignes d'être aimés; cherche donc à l'acquérir. Ce qu'a dit l'assesseur est une sottise: tu peux acquérir beaucoup, si tu le veux sérieusement. Puis, une autre consolation: on peut ne pas être belle et être aimée de tout cœur; vois plutôt ta bonne mère. Elle n'était pas favorisée de la nature; elle n'avait pas de fortune lorsqu'elle a gagné le cœur de ton père, qui voit encore aujourd'hui en elle la créature du monde la plus accomplie... Allons, sèche tes larmes, et promets-moi d'imiter ta mère. Quant à ton extérieur, tu n'as pas besoin de te désoler s'il n'est pas du goût de monsieur l'assesseur Klingenhart; grâce à Dieu, il y a des gens à qui notre Hedy aux yeux noirs plaît encore assez. Ne te chagrine donc pas; sois raisonnable, petite folle. Dépêche-toi de t'habiller et viens déjeuner sans cette figure d'enterrement. Je t'attends en bas... tout de suite.

Ma tante m'embrassa et me quitta, me laissant un peu consolée. Jamais encore elle ne m'avait parlé avec tant d'affection et de raison. Oui, ce qu'elle avait dit était vrai. Je pouvais être assez bonne et aimable pour faire oublier mon extérieur peu séduisant; je pouvais me former aux belles manières suffisamment pour n'être plus traitée de petit ours. Dès le jour même, j'allais commencer à m'appliquer à tout. En réfléchissant à ces pensées consolantes, j'avais terminé ma toilette et j'entrai d'un air assez gai dans la chambre.

— Eh bien! Hedchen, ton mal de tête et ta mauvaise humeur sont-ils dissipés? me dit mon oncle; hier je n'ai pas pu te parler, mais tu n'as pas été gentille avec le professeur; je crois que tu l'as mécontenté.

Je baissai la tête sans répondre. Ce bon professeur! Ce matin je voyais la chose sous un jour tout autre, j'avais agi comme une enfant sans éducation! Comment avais-je pu m'indigner qu'il me traitât ainsi qu'une enfant? Je ne m'étais jamais montrée comme une jeune fille à ses yeux. Cela allait changer; je voulais conquérir son

estime, et le réjouir par mon application et mon attention. A ma prochaine leçon, je lui demanderais pardon et le remercierais du secours qu'il m'avait apporté.

Après le déjeuner, je cherchai mon livre et me plongeai dans les lois de l'électricité. Thécla, qui vint me voir vers le soir, me trouva en train d'apprendre par cœur.

— Tu peux t'éviter cette peine, fit-elle aigrement; le professeur Braun a écrit ce matin à mon père que ses travaux ne lui permettaient pas de nous continuer ses leçons plus longtemps. C'est toi qui es cause de cela, grâce à ta conduite à la leçon d'hier, ajouta-t-elle plus fâchée encore.

Je fis signe que oui; je ne savais que trop combien j'étais coupable.

— J'ai encore une nouvelle à t'annoncer, me dit Thécla méchamment; et elle me tendit un journal.

Je lus:

« Cette annonce tiendra lieu de faire part.

« Jacob Heuberg et sa femme ont l'honneur de vous annoncer les fiançailles de leur fille Eulalie avec monsieur l'assesseur Klingenhart. »

IV

Des mois s'étaient écoulés. L'hiver se préparait à finir avec des dégels, des inondations et des tempêtes; dans le jardin, j'avais déjà trouvé quelques perce-neige; ces fleurettes me firent penser au printemps, et je me réjouis en me disant que c'en était fini avec les réunions mondaines.

Grâce à l'habitude et aux bonnes leçons de ma tante, je ne me trouvais plus embarrassée et mal à l'aise dans un salon, comme à mon malheureux premier bal; mais l'expérience que j'y avais acquise me gâtait toutes les fêtes. Je ne voyais que mensonge et tromperie partout. Cependant je me conformais à tous les ennuis de la vie mondaine, sachant que le désir des miens était de me former aux manières distinguées, pour me mettre à la hauteur du rang que ma fortune me permettait d'occuper. Je n'avais pas à craindre de rencontrer l'assesseur; à mon grand soulagement, il avait obtenu un changement après son mariage qui avait suivi de près ses fiançailles. Mon amour pour lui et mon chagrin de sa tromperie furent vite passés; je me demandais même si je l'avais réellement aimé autrefois. Son extérieur brillant avait excité mon admiration enfantine; je lui prêtai toutes les vertus et les nobles qualités qu'on donnait aux héros dans les livres que je lisais. Quand mes illusions s'envolèrent, quand il me dévoila toute la bassesse de son caractère, son image disparut aussi de mon cœur. Ce n'était pas lui que j'avais aimé: c'était un fantôme de mon imagination.

La triste expérience qui, d'enfant joyeuse, m'avait transformée en jeune fille sérieuse et réfléchie, fut un bienfait pour moi. Toutes les flatteuses qui, sans cela, m'eussent éblouie, glissaient sur moi sans effet. Je savais qu'elles ne s'adres-

saient pas à ma personne, mais à la riche héritière, et je n'avais pour elles qu'un sourire de mépris. Je repoussai même plusieurs honorables demandes en mariage. On n'aime pas les jeunes filles dans mon genre, me disais-je, et je ne voulais pas être épousée pour ma fortune; j'aimais mieux vivre seule.

Parfois, cependant, je sentais une terreur affreuse m'envahir à l'idée de la solitude qui m'attendait dans le monde, et j'éclatais en sanglots.

Pourquoi donc ne pouvait-on pas m'aimer ?

Pourquoi n'avais-je pas ce qui a été donné aux autres comme un don naturel ?

— Tu es trop pessimiste, chère enfant, m'avait dit ma tante; ta méfiance te rend injuste envers ton prochain et envers toi. Pourquoi supposer que tous les hommes sont vils ? Pourquoi un homme d'honneur ne demanderait-il pas ta main par pur amour pour toi ?

Tante pouvait avoir raison; mais comment devais-je reconnaître le vrai du faux ? Les projets les plus aventureux se formaient dans mon cerveau. J'avais lu un jour qu'une jeune fille admirable, d'une richesse extraordinaire, était recherchée en mariage par autant de soupirants qu'en avait autrefois Pénélope; alors elle s'était enfuie secrètement et avait pris une place d'institutrice pour accorder sa main à l'homme qui lui demanderait d'être sa femme en la voyant et l'appréciant dans cette position. Je voulais suivre son exemple; je voulais me faire institutrice, demoiselle de compagnie, que sais-je ? Je voulais partir bien loin. Peut-être qu'enfin un homme m'aimerait pour moi... Quelles idées sottes et enfantines ! Je ne voulais pas du tout me marier; je pouvais vivre seule, me confier à mes propres forces. La pensée de la maisonnette en pleine forêt me revenait à l'esprit.

Que mon amie Thécla était donc heureuse ! Elle n'avait pas longtemps hésité et avait donné son cœur au premier qui lui avait parlé. Elle n'avait pas non plus de raison pour se méfier du beau capitaine qui l'avait demandée; depuis, elle m'avait aussi pardonné de lui avoir gâté ses leçons de physique. Le capitaine Recke avait déclaré en riant que les femmes étaient sur la terre pour faire la vie douce aux hommes et non pour s'enfouir dans la science.

Elle me confia que ce barbare ayant vu entre ses mains le *Livre de cuisine pour les femmes qui pensent*, il avait fait remarquer qu'il préférerait de beaucoup la cuisine faite par les femmes qui ne pensent pas. Et quand elle s'était plongée dans la lecture du livre savant : *La Chimie de la cuisine*, il avait dit que la pratique était plus utile que l'étude de toutes les physiques et les chimies.

On comprendra facilement qu'il lui était complètement indifférent que le professeur Braun n'eût pas daigné lui continuer ses leçons. Mais à moi, cela me pesait. J'aurais tant voulu pouvoir m'excuser auprès du savant ! L'occasion ne se présentait pas, hélas ! Il paraissait m'éviter. On ne le rencontrait plus nulle part. Une fois seulement, à un concert public où je chantai, et qui fut

donné au profit des inondés, j'aperçus au milieu de la foule sa figure noble et sérieuse. J'avais chanté un morceau de la *Création*, de Haydn... — dans la critique on put lire ensuite : « avec une maîtrise parfaite... avec une voix angélique. » Les applaudissements du public ne cessaient pas; tout le monde vint me féliciter... lui seul ne vint pas.

Brunhilde chanta aussi dans ce concert; son père était président du comité de secours. Elle chanta comme toujours, c'est-à-dire divinement. Je vis le professeur Braun s'approcher d'elle et lui parler longtemps. Peu après, le président prit part à leur conversation, et j'entendis raconter de côté et d'autre que celui-ci désirait vivement une union entre sa fille et le jeune savant. Ce cancan n'était pas invraisemblable; le président prouvait un goût excellent dans le choix de son gendre. Il me sembla que le docteur Braun allait au-devant de ces vœux, car, depuis ce concert, je le vis entrer tous les jours au palais de justice.

Si Brunhilde est seulement capable de le rendre heureux, je me réjouirai de tout cœur pour lui et pour elle, me disais-je en soupirant.

Que j'aurais voulu lui parler encore une fois, lui demander pardon, lui prouver que je n'avais pas été paresseuse, mais que j'avais appris quelque chose; oui, beaucoup appris vraiment. Mon oncle m'avait procuré une quantité de livres scientifiques et je m'étais rempli la tête d'une masse de connaissances. Qu'il s'étonnerait s'il me faisait passer un examen !

Le professeur Braun s'est décidé à donner une conférence au profit des inondés, appris-je peu après. Que j'étais heureuse ! J'irais à cette conférence; peut-être pourrais-je lui parler, lui dire tout ce que j'avais sur le cœur; peut-être... peut-être... consentirait-il à me redonner des leçons.

..

Le jour de la conférence arriva; j'avais peine à en attendre l'heure; enfin mon oncle vint me chercher.

Mon cœur battait bien fort quand nous entrâmes dans la grande salle où il devait parler. L'orateur et le sujet qu'il avait choisi : *Sur l'organisation de l'univers*, avaient attiré un nombreux public; aussi la salle était-elle bondée; cependant on avait réservé tout aux premiers rangs deux places pour mon oncle et pour moi. Nous venions de nous installer quand le professeur monta à la tribune : une calme dignité se dégageait de toute sa personne. Lorsque sa voix résonna à travers la chambre, le murmure qui s'était élevé à son entrée cessa aussitôt. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il avait le don de la parole; il savait dominer les âmes et les conduire de plus en plus haut.

Les limites du temps et de l'espace se reculaient de plus en plus; nous abandonnâmes la terre et parcourûmes tous les domaines de l'univers : le soleil, les planètes passaient devant nous dans une beauté et une harmonie merveilleuses. Le voile terrestre se déchirait; la grandeur et la sagesse du Dieu créateur se faisaient jour en nos âmes.

Jamais je ne fus sous le charme de l'éloquence comme ce soir-là. Des éclairs d'un monde plus élevé apparaissaient dans les paroles de l'orateur et allumaient le feu de l'inspiration chez tous les auditeurs. Des flammes s'échappaient aussi des yeux de cet homme supérieur; je comprenais à ce moment d'où venait l'universelle et enthousiaste admiration qu'on éprouvait pour ce savant.

La conférence était finie; l'orateur quitta son estrade au milieu d'applaudissements frénétiques. Le président s'empessa d'aller le remercier au nom de tous. Le professeur Braun le suivit jusque auprès de Brunhilde avec un sourire engageant; il la salua avec respect; elle rougit et se mit à lui parler très amicalement. D'autres s'approchèrent à leur tour; des hommes de science, des officiers, des femmes gracieuses... tous voulaient échanger quelques paroles avec cet homme célèbre. Je sentis plus vivement que jamais mon infériorité; mais si je restais timidement en arrière, l'occasion de lui parler ne se représenterait plus... et je devais lui demander pardon.

Je tirai doucement mon oncle par le bras.

— Irons-nous aussi près du professeur?

— Certainement, mon enfant, nous irons dès que le cercle qui l'entoure se sera un peu éclairci.

Nous nous mîmes en devoir de l'approcher. Mon oncle lui exprima le plaisir que nous avions ressenti à l'entendre; pendant que ceux qui nous entouraient saluaient mon parent, je me tournai vers le professeur. Quand je me vis tout près de lui, je ne pus trouver le courage de le regarder, ce fut les yeux baissés que je parlai tout doucement et avec hésitation.

— Je vous demande bien pardon, monsieur le professeur, je n'avais pas l'intention de mal faire... et... et j'étais... très excitée ce soir-là.

Ne me comprenait-il pas qu'il restait ainsi muet? Je le regardai craintivement. O joie! ses yeux reposaient avec douceur sur moi, et un sourire éclairait ses beaux traits.

— Qui pourrait résister à une prière dite d'une façon si charmante, mademoiselle Hedy, me dit-il avec un soupçon de malignité. Mais, reprit-il plus sérieusement, je ne sais pourquoi vous avez besoin de mon pardon solennel; si vous m'avez un peu blessé, je ne vous en ai jamais voulu.

Il me parlait avec bonté, comme à une enfant, et je respirai plus librement.

— Oh! ainsi puis-je espérer que vous voudrez bien me redonner des leçons? lui demandai-je sur un ton qui trahissait ma joie.

Son visage devint sérieux; il recula d'un pas et répliqua avec agitation:

— Non, mademoiselle Hedy, n'exigez pas cela de moi... pas cela, je ne le pourrais pas.

— Mais vous venez de m'assurer que vous ne m'en voulez pas! repris-je vivement.

Il me regarda étrangement.

— C'est vrai, mademoiselle; cependant je désire ne pas vous donner de leçons.

Je connaissais la raison de son refus!

— Oh! j'ai beaucoup appris et je serai toujours très attentive, lui assurai-je.

— Vraiment? Cela me réjouit de tout cœur... mais, je vous en prie, mademoiselle Hedy, n'insistez pas.

Il étendit la main de mon côté en signe de refus.

— Je ne pourrais accueillir votre demande; je ne puis vous donner des leçons. Ne me demandez pas pourquoi, je ne vous répondrais pas.

Il était extraordinaire de voir l'agitation de cet homme, d'habitude si calme. Il était devenu très pâle et me regardait d'un air sombre; puis un sourire triste parut sur ses lèvres.

— Je vous ai exprimé mon refus avec plus de brusquerie que n'en doit avoir un homme raisonnable, n'est-ce pas, mademoiselle? Ne m'en veuillez pas. Vous trouverez un maître plus capable que moi de vous aider dans vos études.

Il me tendit la main et s'éloigna.

Peu après, je le vis se tourner vers Brunhilde; l'expression joyeuse qu'il avait précédemment reparu sur sa physionomie; il se mit à lui parler. Il l'aime, me dis-je. Et je ressentis une envie digne de pitié en les voyant causer si intimement.

Maintenant la vérité se faisait jour en moi: le bandeau tomba de mes yeux. Non seulement j'admirais et j'estimais cet homme, mais je l'aimais; ce que j'éprouvais pour lui était de l'amour, un amour profond. N'étais-je pas jeune? Ne l'aimais-je pas peut-être plus entièrement que ne le faisait Brunhilde? Oh! pourquoi ne m'était-il pas donné d'occuper son cœur?

Ainsi réfléchissant et me désolant, je revins silencieusement à la maison avec mon oncle.

..

Le soleil du matin envoyait ses rayons dorés dans ma chambre; pendant la nuit, l'arbre planté devant ma fenêtre avait ouvert ses bourgeons; j'apercevais des feuilles microscopiques; les joyeux pinsons gazouillaient gaiement. En regardant mes oreillers je ne pus m'empêcher de rire, car je vis que j'avais énormément pleuré en rêvant.

— Imagine-toi, Lotte, que cette nuit j'ai rêvé que j'étais morte. Oui, j'allais à mon propre enterrement, dis-je à la femme de chambre qui m'apportait ma robe.

— C'est l'annonce d'un mariage, mademoiselle Hedy... de votre mariage! dit-elle en sautant de joie. Vous verrez que j'ai raison. Quand on rêve d'enterrement, cela signifie toujours qu'un mariage suivra de près... et le plus souvent celui de la personne qui a rêvé.

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par

E. SUBY.

(La fin au prochain numéro.)



Corsage de dîner pour jeune fille.
Modèle de Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Corsage de dîner pour jeune fille en faille grise, crêpe lisse crème et velours chicorée. — Dos entièrement en faille. Devant plissé en crêpe lisse, coupé par des bretelles de velours nouées en papillon sur l'épaule.

Corselet en faille ouvert en pointe sur le crêpe lisse traversé par des barrettes de velours vert se rattachant au corselet, qui est très découpé sur les hanches et garni tout autour d'un plissé crème, plus court sur les côtés.

Manche-cloche en faille dans le haut, terminée par une longue manchette plissée, fermée par un bracelet de velours vert noué de côté.

Col plissé en crêpe lisse.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4878

Et une *Feuille de Patrons et de Broderies* :

PATRONS. — Smoking, gilet et son transparent, pour garçon de 12 ans. — Blouse russe pour garçon de 5 ans. — Robe pour petite fille de 3 ans.

BRODERIES : Sac, mouchoir, sac à chapelet pour première communiant. — Lettres et initiales enlacées.

Les Patrons suivants seront donnés en avril :

Le 2 avril : Chemisette russe, jupe, corselet, costume pour jeune fille — Mantelet. — Corsage à revers roulés. — Robe princesse. — Jaquette à basque découpée. — Corsage drapé (première communiant).

Le 9 avril : Patron découpé : Pince-taille à jupe évasée.

Le 16 avril : 4^e Album de travaux.

Le 23 avril : Grande feuille de Patrons et de Broderies : Côté des patrons : Pantalon, veste droite et ouverte, pour garçon de 7 ans. — Robe pour petite fille de 3 ans. — Côté des broderies : Broderies, ganse et jais pour corsage. — Soutache pour jupe.

Le 30 avril : Gravure coloriée 4883 : Travaux de fantaisie. — Patron découpé d'une poche de fantaisie étoffe ancienne.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PIEDS DE COCHON TRUFFÉS A LA BRAME

Deux pieds entiers. Les faire bouillir avec légumes, sel, comme pour un pot-au-feu. Les retirer quand les os se détachent facilement. Les hacher grossièrement, y mêler, si l'on veut, une petite truffe que l'on aura fait cuire avec le hachis suivant :

Une demi-livre de chair à saucisse et un quart de veau, le tout très finement haché, que l'on fait cuire dans un bon morceau de beurre en tournant toujours pendant quelques minutes. Du poivre, du sel, une pointe de muscade ; laisser un peu refroidir et joindre un œuf entier. Bien mêler. Prendre un morceau de toilette de porc, étendre au milieu une couche de hachis, puis mettre du pied de cochon en bonne proportion, une autre couche de hachis, et rabattre la toilette pour envelopper le pied. Saupoudrer de chapelure.

Cet excellent plat se prépare la veille et peut se conserver plusieurs jours dans un endroit frais.

Les pieds se cuisent sur le gril et se servent avec une sauce mayonnaise pointée de truffes.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 21, rue Chauchat.



N° 4878

Journal des Demoiselles

Rue Vivienne 48

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Corsettes de garçons de M.^r LACROIX, 62, B^d Haussmann, Corsettes de Fillettes de M.^m DELERABLE
16, Passage des Princes, Corsets de M.^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français,
Chaussures de la M.^{re} KAHN, 55, rue Montorgueil.

Modes de Paris